

Dominique Loiseau se qualifie lui-même de « saltimbanque de l'horlogerie ». Il crée des pièces uniques qui valent des fortunes

Rêver le temps

Quoi de moins poétique que l'horloger, ce maniaque de la précision qui a pris l'humanité dans ses rets, nous forçant à courir après le temps, et même à le poinçonner à la surface de la vie, sur des tickets! Pardon, connaissez-vous Dominique Loiseau? C'est un fou, un concepteur d'objets à la fois

précis et philosophiques qu'il rêve dans sa tête et fabrique avec ses mains.

Porteur d'un diplôme de restaurateur horloger de l'École d'horlogerie de Dreux, en France, il enchaîne en 1973 par un diplôme d'horloger-rhabilleur au Technicum de La Chaux-de-Fonds. Croyant arriver dans l'Eldorado de l'horlogerie, il débarque en pleine décadence, au milieu des cris de loup: mort à la montre mécanique, vi-

ve l'électronique! D'un jour à l'autre, des horlogers sont débarqués des usines, avec tout leur savoir, sans aucune chance de reclassement. « C'est la pire bêtise, dit-il aujourd'hui, de casser des hommes de cette manière, et de jeter avec eux tout un patrimoine de compétence et de culture par-dessus bord. » Mais lui reste là, dans l'horlogerie mécanique, borné, à contre-courant, et trouve de l'embauche dans le tout neuf Musée international de l'horlogerie de La Chaux-de-Fonds (MIH), où il restaure des montres anciennes et forme des jeunes à sa spécialité pendant trois ans.

Le passé, c'est fascinant, beau dans le ventre des vieux objets, mais le génie mécanique de Loiseau le pousse ailleurs, plus haut sur une branche du même arbre. Il ouvre son propre atelier à Neuchâtel, aujourd'hui installé à Corcelles (NE). Quatorze ans plus tard, cinq personnes y sont occupées à plein temps et Loiseau (à peine plus de 40 ans) ne s'occupe presque plus de restauration: c'est un lieu de création. De la conception à la finition, une montre créée par Dominique Loiseau nécessite au moins une année de travail. Il y a quelques années, il a vendu à un particulier une pièce intitulée « La Rose » pour 4,7 millions de francs, la plus chère de l'histoire de l'horlogerie.

« Pendant les premières années, dit-il, j'ai fait essentiellement de la restauration pour des collectionneurs et des musées, et j'ai notamment restauré « La Musicienne », l'un des trois androïdes de Jaquet-Droz. Lorsqu'il faut reconstituer une partie du mécanisme perdu, l'essentiel est de ne pas trahir l'expression technique et artistique du créateur qui l'avait conçu au XVIIe ou XVIIIe siècle. A la longue, j'ai ressenti une sorte de frustration.

« Maîtrisant bien tous ces problèmes, j'ai voulu créer de nouvelles possibilités, de nouvelles associations de « complications ». J'ai voulu rêver mes montres. Difficile de se lancer: il fallait créer une première pièce sans garantie. C'était un problème, car une telle création représente un investissement très lourd (quelque 200 000 francs de matériel) et nécessite au moins une année de travail. J'ai donc séparé le temps en deux: travail de restauration pendant la nuit et création de cette pièce pendant le jour.

« C'était la première. Elle s'appelle « Renaissance ». Quand elle est sortie, en 1982, la presse spécialisée parlait de baroud d'honneur de l'horlogerie mécanique. Elle a été présentée, et vendue. Et aujourd'hui, je présente mes projets, j'obtiens des budgets et je travaille librement.

« Moi, je n'ai jamais cru à la disparition de l'horlogerie mécanique. Les événements me donnent raison. Parallèlement à la production de masse et à la recherche chronométrique, il faut que les horlogers redeviennent les témoins de leur époque, qu'ils créent des styles. Il n'y a pas qu'un temps, celui de l'aiguille qui trotte sur le cadran. Le Temps est multiple et chaque horloger peut l'exprimer avec sa sensibilité propre. L'horlogerie, ce n'est pas seulement l'agencement de mécanismes plus ou moins ingénieux. C'est encore une invitation au rêve. Je veux que mes montres étonnent et interrogent, je veux témoigner à travers des objets quasi indestructibles. Il faut un objet d'une précision multiple et incontestable, par le jeu des « complications », ouvrant des lucarnes sur « les » temps, mais encore esthétique et signifiant par la sculpture et la gravure. Avec son génie mécanique, Pierre Jaquet-Droz aurait pu ébaucher les premières usines automatiques, mais il a préféré raconter des histoires et faire rêver avec ses androïdes et ses pendules.

« C'est la voie de Jaquet-Droz que j'ai choisie, celle du rêve et de l'ingéniosité. Il faut recoupler la notion du temps à l'expression artisanale et artistique, sans prétention, parce que le temps, avec l'espace, nous permet de nous situer, et de ne pas perdre la mémoire. Disant cela, je ne veux pas plaquer les arts appliqués sur le même pied que les arts majeurs, ni comparer le génie d'un Jaquet-Droz à celui d'un Rembrandt. »

Depuis 1981, Dominique Loiseau a produit sept pièces uniques dont la plus grande, « La Rose », mesure 19 centimètres de haut. La dernière, « Alpha-Omega », qui articule une soixantaine de personnages sculptés, douze phases de l'Histoire et huit « complications » (heure décimale, états du ciel, solstices, révolution de Mars, etc.) a été acquise par une grande firme horlogère.

« Ne croyez pas que je me prenne au sérieux, avertit cet horloger fou, j'essaie seulement de faire des choses sérieuses. Une chose sérieuse, ce doit être un formidable jouet... » Il ne recourt à l'ordinateur, qu'il considère comme une concession, que pour honorer des commandes de petites séries. Jamais pour ses objets uniques. Maintenant, il planche sur « la montre-bracelet la plus compliquée du monde » et rêve de passer du minuscule au monumental, de dresser une grande horloge contemporaine qui forcerait les gens à... s'arrêter pour interroger le Temps.

Propos recueillis par Jean-Bernard Vuilleme



Dominique Loiseau: les montres qu'il imagine et réalise requièrent au moins une année de travail.
Photo Erling Mandelmann